George Khushf (dir.), *Handbook of bioethics: Taking stock of the field from a philosophical perspective*, Kluwer Academic Publishers, 2004, 573 pp.

Soumaya Mestiri

Volume 34, numéro 1, printemps 2007

Cosmopolitisme et particularisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015876ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015876ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mestiri, S. (2007). Compte rendu de [George Khushf (dir.), *Handbook of bioethics: Taking stock of the field from a philosophical perspective*, Kluwer Academic Publishers, 2004, 573 pp.] *Philosophiques*, 34(1), 212–215.
<https://doi.org/10.7202/015876ar>

a publié des *Éléments de la Géométrie de l'Infini* qui ne sont pas sans intérêt dans la mesure où il tente de justifier le calcul infinitésimal en recourant à qu'il appelle « les infinis indéterminés ».

Quant à l'immense savant que fut Christiaan Huygens, son *Cosmotheoros* est un plaidoyer pour la pluralité des mondes habités : une seule Terre avec ses animaux rationnels serait une incongruité dans un si vaste univers créé par un Dieu tout-puissant.

En guise de conclusion, l'auteur nous livre quelques réflexions d'inspiration brunnienne sur l'interpénétration du fini et de l'infini qui nous permet, pour ainsi dire, de « comprendre le sens de notre propre finitude » (p. 571) dans la docte ignorance où l'opposition fini-infini s'évanouit, selon le vœu du Cusain.

C'est là un ouvrage riche d'un historien épistémologue qui a produit une étude fouillée de la théorie cosmologique de Copernic à Bruno et sa postérité philosophique. L'impressionnant appareil de notes, la bibliographie détaillée de cette période allant du Moyen Âge à la science classique font de ce travail un outil indispensable pour la recherche en épistémologie historique sur la question de l'infini. La question emprunte les voies conjointes de la métaphysique, de la physique et des mathématiques. Mais la poésie n'est pas en reste chez certains pour qui elle est une véritable théophanie. Comme le chante von Haller, le plus sublime des poètes allemands selon Kant, dans son poème inachevé sur l'éternité : *Infinité qui pourrait te mesurer ?* D'autres poètes ont chanté l'infinité du ciel, comme Lamartine dans *L'Infini dans les cieux* :

Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes
De son ombre de feu couve au berceau des mondes

Dans son essai poétique *Eurêka*, Edgar Allan Poe pensait que l'idée d'infini était hors de portée humaine (« *lies out of the brain of man* »). Poe, qui n'était pas moins philosophe ou moins instruit de la science de son temps que Bruno — l'astronome et organiste William Herschel était sa principale source scientifique —, avait conçu un univers fini créé par Dieu et qui doit retourner en son sein dans un mouvement d'expansion-contraction que certains ont vu comme la préfiguration d'un modèle de la cosmologie relativiste contemporaine. On retrouve ce modèle dans un ouvrage sérieux du physicien Freeman Dyson, *Infinity in all directions*. On le retrouve aussi dans un livre (moins sérieux) de popularisation de deux cosmologues contemporains, J.-P. Luminet et M. Lachièze-Rey, *De l'infini... Mystères et limites de l'Univers*. On pourra mesurer la richesse, la pertinence et l'actualité du travail de Jean Seidengart aux imprécisions et aux approximations philosophiques et autres de ce dernier ouvrage.

YVON GAUTHIER
Université de Montréal

George Khushf (dir.), *Handbook of bioethics : Taking stock of the field from a philosophical perspective*, Kluwer Academic Publishers, 2004, 573 pp.

L'ouvrage édité par G. Khushf se présente comme un panorama relativement exhaustif de la réalité de la bioéthique aujourd'hui, sous la forme d'une collection d'essais (vingt-six contributions, elles-mêmes classées en cinq sections) réunissant des philosophes et

des médecins qui se proposent d'envisager les questions qui les interpellent selon une approche philosophique.

Pour autant, et comme le souligne l'introduction du recueil, la tâche n'est pas mince, et qui s'y attelle doit d'abord affronter deux difficultés majeures conçues comme deux risques inhérents à la nature même de la bioéthique en tant que discipline de recherche. Le premier danger est celui d'une perte de repères : ceux qui rejoignent la bioéthique viennent d'horizons différents, de sorte qu'il est au final extrêmement malaisé de cerner des profils et de classer les intervenants, chercheurs et contributeurs comme appartenant à une discipline *initiale* (philosophie, théologie, sciences médicales...), puisqu'ils se définissent d'emblée comme bioéthiciens. Le second danger est celui de la spécialisation à outrance dans une question précise de bioéthique, en oubliant qu'il s'agit d'une discipline très étendue, qui couvre un champ très large dont les divers éléments doivent être en liaison continue les uns avec les autres. En ce sens, la création et le développement de pôles de spécialisation indépendants nuit à une vision synthétique des choses au sein d'une « discipline multiple », conçue comme un réseau aux nombreuses ramifications.

L'approche du recueil, une approche *philosophique*, n'est pas, elle non plus, aisée à définir et à réaliser. Qu'est-ce approcher philosophiquement la bioéthique ? Il s'agit, affirme Khushf, d'adopter et de faire sienne la rigueur formelle qui définit classiquement le raisonnement philosophique, tout en se démarquant de l'idée selon laquelle la philosophie, mère de toutes les sciences, est fondée à nous fournir les réponses à toutes les questions que nous nous posons. En somme, le rapport qui unit bioéthique et philosophie peut être résumé de la manière suivante : la bioéthique est une pratique bien établie, avec sa culture, ses normes et sa propre histoire ; si elle ne la définit pas et si elle ne cherche pas à en offrir une reconstruction, la philosophie ne lui est cependant pas totalement étrangère puisqu'elle lui propose d'œuvrer selon sa méthode et avec ses armes, usant à la fois du concept et du regard critique.

La première section, « L'émergence de la bioéthique », recense une unique contribution, celle de Jonsen, et fait office d'introduction historique au présent volume. Jonsen énumère les différents facteurs qui ont permis l'émergence de la bioéthique et prend soin de démontrer que cette naissance n'est pas une naissance unilatérale, mais s'est accompagnée, conjointement, de la re-naissance des traditions et des disciplines qui ont permis l'édification de la bioéthique. Plus particulièrement, une dialectique fructueuse s'est mise en place, et la philosophie, dans un retour de balancier qui lui fut à la fois bénéfique et salutaire selon Jonsen, s'est vue acculée à renouveler ses méthodes d'investigation et à sortir du positivisme logique alors en vogue pour entrer dans une sphère plus concrète d'inspiration aristotélicienne, voir pragmatiste, à la Dewey par exemple.

La deuxième section, « La théorie bioéthique », regroupe sept contributions, deux d'entre elles étant écrites à quatre mains. Le point commun de ces contributions est l'idée selon laquelle aucune réponse, que l'on soit féministe, adepte de l'éthique narrative ou autre, ne peut prendre la forme d'une solution définitive, indépassable, mathématique. Des différences d'approche émergent toutefois, prenant souvent la forme d'une alternative et requérant, de la part du bioéthicien, une prise de position ferme. Ainsi en est-il de la question de savoir si l'on doit mettre l'accent sur les actions ou l'agent lui-même, sur le mobile de l'action ou sur ses conséquences. Pour autant, les séparations ne sont jamais aussi tranchées qu'elle peuvent le paraître *ab initio*, et l'on trouve souvent des démarches synthétiques qui œuvrent à dépasser le manichéisme primaire ; c'est le cas de Boyle, par exemple, qui cherche à intégrer un certain

conséquentialisme à l'intérieur d'un cadre déontologique. Les implications de ces questionnements ciblés sont déterminantes. Elles exigent que soit repensée la finalité même de la bioéthique en interrogeant le socle même sur lequel elle s'est établie : faut-il en revisiter l'arrière-plan moral de fond en comble ou se contenter d'en dénoncer les limites ? Là encore, les contributeurs sont partagés, plus ou moins virulents.

La troisième section a pour objet les concepts fondamentaux de l'éthique clinique. Elle rassemble cinq essais qui se proposent d'examiner le rapport délicat existant entre la pratique clinique ou médicale et l'idéal, en termes de relations humaines dans un cadre sanitaire au sens large. La première exige l'action et ne peut se permettre une réflexion infinie. La nature du second exige, elle, la présence d'un jeu permanent entre les règles et les principes inhérents à la pratique, d'un côté, et la particularité quasi-infinie des situations dans le domaine de la médecine clinique, de l'autre. La bioéthique a permis à cette dernière de se sortir du paradigme paternaliste, dans lequel le praticien, détenteur du savoir absolu, donnait à la fois l'information et la solution au patient, résolument passif. Il s'agit à présent de tendre vers un schéma responsabilisant au sein duquel le malade est considéré comme tout à fait apte à déterminer son intérêt. Cet intérêt peut être, au demeurant, opposé à ce que le médecin considère comme bénéfique à son patient, de sorte qu'une éthique du dialogue doit être instaurée, brisant par-là même la structure archaïque hiérarchique praticien/patient.

Cette éthique du dialogue ouvre la voie à une nouvelle approche de la médecine, au sein de laquelle les questions de l'autonomie, de l'identité personnelle, du bien-être et de l'accomplissement individuels acquièrent un statut auquel elles n'avaient jamais pensé pouvoir prétendre. Ces questions se meuvent autour d'un axe central, la maladie. Comment définir la maladie ? Est-ce un simple dysfonctionnement, un rouage qui s'enraye ? Est-ce un élément fortement perturbateur qui fait irruption dans l'existence et la traverse de part et d'autre en laissant le patient désorienté et aliéné ? Au-delà des définitions, il faut veiller à ce que malade et médecin se retrouvent dans une relation de confiance et de savoir partagé, et à ce que la réponse du second prenne en considération la spécificité du premier (Zaner).

La quatrième section réunit quatre études qui se proposent d'étudier les modalités et les implications du passage d'une relation initialement privée entre le médecin et son patient à la sphère publique lorsqu'il s'agit de prendre position et de légiférer sur des questions comme l'euthanasie, la procréation assistée ou les maladies génétiques. Ces questions rejoignent une préoccupation commune : l'opposition classique entre l'individu et la communauté — entre l'intérêt personnel et le bien commun — évaluée en termes de coût, souvent exorbitant pour le premier. Mais cette dichotomie structurante est elle-même trompeuse quand il s'avère que l'exercice de notre capacité d'auto-détermination engage la destinée d'un autre (que ce soit une personne ou un groupe de personnes) tout autant que soi-même. C'est le cas principalement des maladies génétiques qui engagent aussi bien le porteur que sa descendance présente et à venir. Comment la bioéthique se positionne-t-elle par rapport à ces questions ? Les quatre contributions de cette section tentent de répondre à cela en posant, peu ou prou, la nécessité d'une ré-appréhension des principes de la réflexion éthique.

La dernière section regroupe cinq essais qui se retrouvent autour d'un thème commun, les fondements éthiques des professions de la santé, et interrogent à la fois l'idéal de compétence scientifique et l'idéal éthique à l'heure où la médecine est menacée de devenir un commerce comme un autre. La médecine ne doit pas se concevoir comme la simple réparation d'un dysfonctionnement, comme une pure technique. Elle est bien

plus que cela : comme gérontologie par exemple, elle se doit de prévenir, et non pas uniquement de guérir, en promouvant des politiques pour le long terme (McCullough).

En résumé, cette collection d'essais offre au lecteur un excellent aperçu de ce qu'est la bioéthique aujourd'hui, aussi bien par la variété des thèmes traités que par la diversité des contributeurs, venus d'horizons intellectuels et professionnels différents. Ceux-ci se complètent et se répondent dans un dialogue fécond qui invite à penser et à s'interroger.

SOUMAYA MESTIRI
Université de Tunis

Bruno Gnassounou et Max Kistler, *Causes, pouvoirs, dispositions en philosophie. Le retour des vertus dormitives*, Paris, Éditions de la rue d'Ulm et Presses Universitaires de France, 2005, 192 pp.

On dit de certains concepts qu'ils ont leur propre temporalité, ce qui permet à certains historiens de la philosophie de parler de l'avènement ou de la disparition d'un problème. S'il est une notion dont la mort semblait annoncée par la science moderne et même enterrée par l'analyse humienne de la causalité, c'est bien celle de pouvoir causal. Pourtant, quand la philosophie entend abandonner une idée, le langage ordinaire, lui, continue parfois de l'employer et, ce faisant, continue d'attribuer des pouvoirs aux choses : nous utilisons des somnifères, mangeons des pâtes à mâcher malléables, etc. Plus encore, les contributions recueillies dans cet ouvrage montrent que la question des pouvoirs causaux et des dispositions, celle de leur nature ou de leur rôle dans l'explication scientifique, n'ont jamais véritablement cessé d'intéresser la philosophie. Plus qu'une simple histoire de cette problématique, ce livre entend montrer la pertinence des notions de pouvoir et de disposition en philosophie des sciences et en philosophie de l'action, principalement au sein de ce que l'on nomme à tort « la philosophie analytique ». Comment, sans accepter les dispositions, expliquer qu'une propriété ne s'exerce pas nécessairement tout le temps ? Ou encore qu'elle doit d'une certaine manière précéder son exercice ? Qu'elle dépend d'un contexte d'exercice ? Parmi les problèmes que posent ces notions, l'ontologie des propriétés dispositionnelles occupe la première place. On apprend donc dans ce livre comment la philosophie contemporaine a réinvesti avec force ce terrain, en tentant de comprendre les difficultés logiques liées à l'usage de ces concepts, ainsi que celles, ontologiques, que suscite la caractérisation de leur nature.

Le livre commence (chap. 1) par un rappel historique fort utile sur les raisons de la critique moderne illustrée par le célèbre passage du *Malade imaginaire* de Molière à propos des vertus dormitives de l'opium. D'un point de vue historique, on a principalement reproché deux choses à l'idée de pouvoir causal : d'abord sa faiblesse explicative (attribuer un pouvoir reviendrait à fournir une explication causale tautologique, comme dans l'exemple de Molière) ; ensuite, à l'époque moderne, on reproche à cette théorie de faire du pouvoir une qualité occulte attachée à une substance (on ne sait plus comment formuler une ontologie des pouvoirs, après que John Locke et Robert Boyle ont eu tendance à assimiler les propriétés dispositionnelles aux accidents réels de scolastiques). On voit donc comment une tradition que l'on serait tenté de nommer « empiriste » a toujours résisté à l'idée de pouvoir, de Descartes à Carnap.